

<b>Zeitschrift:</b>	Revue Militaire Suisse
<b>Herausgeber:</b>	Association de la Revue Militaire Suisse
<b>Band:</b>	131 (1986)
<b>Heft:</b>	5
<b>Artikel:</b>	Octobre 1944 en Franche-Comté : réflexions sur la mort au combat d'un aumônier militaire
<b>Autor:</b>	Dutriez, Robert
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-344693">https://doi.org/10.5169/seals-344693</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 18.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

*Octobre 1944 en Franche-Comté*

## Réflexions sur la mort au combat d'un aumônier militaire

par le colonel Robert Dutriez

Reportons-nous au milieu de la journée du 2 octobre 1944, sur le glacis dénudé qui borde le sud et l'ouest d'Eboulet, tout près de Ronchamp et de Champagney, en Haute-Saône. Imaginons-nous dans les rangs de la 1<sup>re</sup> compagnie du 22<sup>e</sup> bataillon de marche nord-africain (22<sup>e</sup> B.M.N.A.), cette unité appartenant à la 1<sup>re</sup> division française libre (1<sup>re</sup> D.F.L.)<sup>1</sup>.

Depuis l'avant-veille nous attaquons. Base de départ: l'intérieur des bois de la Nanue, au sud de la Clairegoutte. Objectif: la libération du petit centre industriel de Ronchamp-Champagney. L'affaire mérite le qualificatif de *chaude*. En deux jours, le bataillon ne vient-il pas de perdre 102 hommes (14 tués, 84 blessés, 4 disparus)?

Mais, ce 2 octobre, nous espérons fermement enlever le dernier obstacle: un four à coke et ses alentours immédiats où sont retranchés des chasseurs bavarois<sup>2</sup>. Préparation d'artillerie. Durant ce pilonnage, à un kilomètre sur la gauche, réconfortante progression d'un bataillon ami<sup>3</sup>. Maintenant, à nous!... Côte à côte avec la 3<sup>e</sup> compagnie... En avant!...

Une course haletante de quelques dizaines de mètres. Hélas! nous voici

de nouveau cloués au sol, sous un feu d'enfer. Impossible d'avancer. Et tout le monde de s'incruster dans le moins creux que peut offrir ce terrain, trop plat à notre gré. Tout le monde... sauf un tirailleur qui – vivant ou mort? – gît bien en vue de la ligne ennemie.

Hurlant ses ordres, le lieutenant interdit de porter secours au malheureux. Mais, profitant de ce que l'officier regarde dans une autre direction, un homme s'élance. C'est notre aumônier, le Père Bigo. Inouï!... Il a réussi!...

Or, à ce moment, utilisant habilement un ravin, un Allemand se précipite sur le Français et, sous la menace d'un pistolet-mitrailleur, le capture puis disparaît avec lui.

Tout s'est très vite passé. De même ce qui va suivre. Moins de cinq minutes, affirment les témoins. Alternativement, on entend et la voix du père et un rude parler germanique. Puis claque une rafale. Enfin, deux coups de feu se détachent, isolés.

Alors, sous une pluie glaciale qui vous dissoudrait jusqu'à l'âme, entre deux rafales rageuses tel un blasphème, dans la débilitante ambiance du lent final de ces combats incertains où même Dieu renoncerait à reconnaître

tre les siens, la nouvelle se propage à travers tout le 22<sup>e</sup> B.M.N.A.: «Ils ont tué le Père!»

\*  
\* \*

Quelle avait été la vie de cet homme d'Eglise que l'adversaire vient d'assassiner? Car il s'agit bien de cela. Un aumônier de confession catholique, inscrit sur les contrôles d'une des forces belligérantes, dépourvu d'arme, portant en évidence la croix pastorale et un brassard marqué de la croix rouge, protégé par des coutumes ancestrales et garanti par les conventions internationales, a été abattu, et non tué – la nuance méritant réflexion – par un soldat ennemi. Comment avancer une quelconque excuse prenant prétexte du feu de l'action, puisqu'il y a eu préalablement capture lors d'une temporaire accalmie?

Mais, pour le moment, trêve d'arguments relatifs au droit des gens et de la guerre. Penchons-nous sur le destin terrestre du Père Bigo que pleure un bataillon de briscards à croix de Lorraine, de ces «durs à cuire» pourtant si difficiles à émouvoir et dont plus des trois quarts – fait à noter, dès maintenant – croyaient en un Dieu différent de celui invoqué par leur regretté compagnon.

C'était un «Chtimi», né à Lille en 1912<sup>4</sup>. Renonçant aux carrières militaire et navale où l'attiraient ses traditions familiales, il entra au séminaire et, en juillet 1939, il fut ordonné prêtre. Mobilisé deux mois après, il

devint aumônier au 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie.

Sur sa conduite lors de la campagne de Flandres, au cours de laquelle il fut très grièvement blessé, à la fin de mai vers Dunkerque, voici le témoignage d'un de ses compagnons: «Je l'ai vu perdant son sang en abondance, rampant péniblement pour secourir les blessés et les mourants»...

Une chance insigne en ces jours de malheur: les Britanniques l'évacuèrent. En Angleterre, il traîna d'hôpital en hôpital, subissant opération sur opération. Dès qu'il eut connaissance de la première proclamation du général de Gaulle, il se rallia à cette croisade que, au début de juillet 1940, tout le monde – même le chef – considérait comme une folle aventure<sup>5</sup>.

A peine remis, le Père Bigo assuma, avec le grade de capitaine, la charge de l'aumônerie de l'école des cadets de la France libre, à Ribbesford. En même temps, il participa, à la radio anglaise, à la célèbre émission «Les Français parlent aux Français», se faisant apprécier par son verbe direct et prenant<sup>6</sup>.

Au milieu de 1943, il rejoignit la 1<sup>re</sup> D.F.L. en Tripolitaine et, le 17 février 1944, il reçut une affectation au 22<sup>e</sup> B.M.N.A.<sup>7</sup>.

Ce corps de troupe vaut une digression qui, entre autres points intéressants, nous permettra de mieux connaître ce saint des saints du gaulisme combattant que fut la division des «Free French»<sup>8</sup>.

L'origine du 22<sup>e</sup> B.M.N.A. doit être recherchée dans une 22<sup>e</sup> compagnie nord-africaine formée en Syrie, après la dramatique lutte fratricide de juin et juillet 1941, avec des cadres français et des tirailleurs algériens ayant opté pour le général de Gaulle<sup>9</sup>. Ce noyau se transforma, courant 1943, en 22<sup>e</sup> bataillon de mitrailleurs nord-africains, puis acheva sa mue en 22<sup>e</sup> B.M.N.A. Pour cette nouvelle formation, il fallait de substantiels renforts. Les fournirent en grande partie des Algériens, des Marocains et des Tunisiens qui, pour des raisons diverses, quittèrent sans autorisation – n'allons pas jusqu'à prononcer le mot de désertion! – les corps alors stationnés en Afrique du Nord. C'était l'inévitable résultat de ce regrettable imbroglio créé, après la victoire de Tunisie, par deux pouvoirs politiques français s'opposant à Alger et prenant appui sur deux armées françaises: les giraudistes (ou giraldistes) et les gaulistes. Dans de telles conditions, il est aisément de comprendre que régnait au 22<sup>e</sup> B.M.N.A. un esprit de corps très puissant et un tantinet farouche (exclusif ou excessif, ajouteraient certains), un particularisme fier et ombrageux (outrancier ou insolent, susurreraient d'autres). Semblable passion collective – dans laquelle l'amour jaloux pour une France captive, devenue trop belle à force d'être lointaine, se mêlait autant au goût de l'aventure qu'à l'orgueil de compter parmi le petit nombre des élus guerroyant à l'ombre de la croix de

Lorraine – hantait les autres formations de la D.F.L.<sup>10</sup>.

Quel style va revêtir l'action du Père Bigo auprès de ses nouveaux paroissiens? Le rôle d'un aumônier militaire, dans une unité en opérations, nécessite l'ouverture d'une instructive parenthèse. Avant tout, sa mission consiste à aider spirituellement les militaires de sa confession, en l'occurrence la catholique. Combien de ressortissants catholiques au 22<sup>e</sup> B.M.N.A.? Dans ce domaine, il faut se défier des chiffres; d'autant plus qu'aux armées la distinction entre pratiquants et non-pratiquants perd quelque peu son sens usuel. C'est ainsi, par exemple, que la première catégorie aurait tendance à croître considérablement la veille des attaques prétendues grandes et décisives...

Mais à l'ecclésiastique foulant le sentier de la guerre, il ne suffit point d'être un bon curé. Lui reviennent également des tâches assimilées au service social (Bigo dirigea, un moment, le foyer du soldat de son bataillon) et, au feu, il se range parmi les membres du service de santé (en ligne, notre capitaine aumônier se déplaçait toujours avec deux musettes sanitaires en bandoulière). Enfin arrive parfois à l'homme de Dieu l'occasion de jouer, dans la pyramide militaire, le rôle d'intermédiaire entre la base et le sommet. Charge qui peut avoir d'heureux résultats, surtout en période de crise, à condition d'éviter deux écueils: celui d'une trop facile démagogie auprès des hommes de

troupe et celui d'une insidieuse assimilation aux fonctions d'auxiliaire du commandement (de commissaire politique, avanceraient les malintentionnés).

Ces deux éventuels risques de son métier, Bigo les surmonta, tant auprès des croyants que des incroyants, grâce, rappelle un de ses amis de mai 1940, à «son autorité serviable et douce qui tempère l'expression d'une sensibilité généreuse à l'extrême» et également, relate un autre témoin de sa vie, parce que «ses yeux ont un reflet du ciel».

Une question subsidiaire se pose dans le cas du 22<sup>e</sup> B.M.N.A. dont les effectifs comprenaient au moins trois quarts de musulmans. Quelle était l'attitude de ces derniers à l'égard du «marabout des roumis»? Tous ceux qui longuement servirent aux tirailleurs savent que le «babasse» (comme on l'appelait parfois en sabir) suscitait un indéniable courant de sympathie. Le fait religieux, même diffus, revêt une telle importance chez les Maghrébins qu'il auréole, indirectement, tout représentant d'un culte étranger au leur.

Dans le cas du Père Bigo la considération se mua, l'heure du premier combat célébré en commun étant survenue, en prestige. En adoration, déclarent, sans inflation verbale, les survivants de cette épopée.

Cela se passa en Italie où, du 11 au 14 mai 1944, les hommes du 22<sup>e</sup> B.M.N.A. se lancèrent à l'assaut de la ligne fortifiée Gustav, face à San Giorgio, et réussirent à y faire une trouée de onze kilomètres en profon-

deur. Mille Allemands furent tués et 800 capturés, les pertes pour le seul B.M.N.A. s'élevant à 55 morts et 214 blessés. Ce calvaire, le Père Bigo le gravit trois jours durant, sans prendre le moindre repos, pansant les combattants touchés par un feu effroyable, les brancardant ou les mettant à l'abri, consolant et bénissant les mourants, recueillant leurs ultimes messages puis leur fermant les yeux. Mal remis de ses anciennes blessures, épuisé par l'effort fourni, il dut être hospitalisé une quinzaine. En juin, refusant une convalescence, il rejoignit son bataillon. A nouveau, il y accomplit son apostolat lors des dix jours de durs combats livrés à la porte de la Toscane, vers Radicofani.

Le 30 juin, le général de Gaulle, en inspection en Italie, le fit compagnon de la Libération. D'après les témoins, le chef de la France libre lui aurait alors rendu un de ces hommages brefs mais denses dont il avait le secret, lui disant d'une façon très napoléonienne: «Bigo, je suis fier de vous!»

Ensuite se déroulèrent les opérations pour la libération de Toulon où le 22<sup>e</sup> B.M.N.A. fut très sérieusement engagé toute la journée du 22 août. Et, à partir du 19 septembre, la lutte reprenait en Franche-Comté.

A cette date, pour notre héros restaient à vivre deux petites semaines. En avait-il le pressentiment? Défions-nous de telles affirmations. Pourtant, une constatation s'impose. Jusqu'au 2 octobre, il redoubla d'activités charitables et fit preuve d'une témérité

jugée de plus en plus folle (du moins par les autres, car lui l'estimait indispensable pour accomplir intégralement sa destinée).

Deux anecdotes caractéristiques.

La première s'est déroulée à côté de Faimbe, dans le Doubs, vers le 21 septembre semble-t-il. Un caporal de confession israélite, détail important pour la compréhension de la suite<sup>11</sup>, vient d'être tué en patrouille, à l'intérieur des lignes ennemis. Un sous-officier allemand arrive en parlementaire. Il déclare que nous pouvons aller chercher le corps de ce brave, précise-t-il très cérémonieusement. Aussitôt Bigo se porte volontaire. Opposition du commandant du 22<sup>e</sup> B.M.N.A. qui, devenu méfiant à force de batailler contre ces Teutons, subodore quelque piège. Mais comment résister devant «cette bonté conquérante»<sup>12</sup>? Le Père part donc avec les brancardiers et revient, une heure après, participant au difficile transport du cadavre. A ce moment seulement, il révèle la véritable raison de son geste. La voici telle que l'a transcrise, le jour même, un témoin de cette scène: «Je dois rendre une bonne action faite par un rabbin en 1914. Il fut foudroyé par un obus alors qu'il offrait un crucifix à un soldat agonisant qui l'avait pris pour un prêtre.»<sup>13</sup>

Le second récit se situe quelque part en Haute-Saône. Rampant sous les trajectoires de plusieurs mitrailleuses, il va secourir un blessé allemand et, patiemment, le tire, mètre par mètre, jusqu'à sa jeep. Lui-même procède à

l'évacuation. Arrivé au poste de secours, il griffonne au verso de la fiche sanitaire: «Prière d'évacuer ce Boche-ton moyen sur l'hôpital par la voie normale.»

Quand on pense que cette leçon de fraternité humaine – qui, selon divers comptes rendus, se serait renouvelée au moins trois fois à l'égard des combattants adverses – eut lieu huit jours avant la tragédie du 2 octobre...

\*  
\* \* \*

Sur ce dénouement d'une trop courte vie de prêtre-soldat, il nous faut longuement revenir.

L'après-midi du 2 octobre, la 4<sup>e</sup> compagnie du 22<sup>e</sup> B.M.N.A. attaque à son tour, de conserve avec une autre unité du bataillon de marche N° 21, et soutenue par les blindés des fusiliers marins. Les premières maisons d'Eboulet sont atteintes. Deux pièces de 105 mm se déploient à 800 mètres du four à coke. Le matraquage commence. Mais la nuit entrave le déroulement normal de l'action. Les Bavarois en profitent pour décrocher par l'étroit couloir qu'ils ont pu maintenir libre sur leurs arrières. Le 3, au petit jour, la libération de Ronchamp commence.

C'est au cours de cette matinée que la 1<sup>re</sup> compagnie du 22<sup>e</sup> B.M.N.A. retrouve le corps du Père Bigo.

Pour décrire l'instant de ces poignantes retrouvailles, seuls ont droit à la parole les combattants de cette

unité. Voici ce qu'ils rapportent: «Il était étendu contre un buisson, à plusieurs mètres de l'endroit où il avait été, vivant encore, aperçu pour la dernière fois ... Les bras étaient raidis au-devant de la tête et de la poitrine. Le visage, pâle comme la cire, avait une expression de douceur et de sérénité extraordinaire. Le rictus habituel du coin gauche de la bouche était à peine accentué. La moitié inférieure du corps était ensanglantée, la moitié supérieure intacte. Tous les insignes étaient demeurés sur l'uniforme. Les objets qui avaient été retirés des poches étaient épars autour du cadavre; parmi eux, le Saint-Sacrement que l'aumônier portait en permanence dans la poche droite de sa veste.»

Alors, dans les rangs du 22<sup>e</sup> B.M.N.A. éclata une colère – ou, plus grave, une rage – qui la veille au soir s'était déjà manifestée, lorsque la 4<sup>e</sup> compagnie signala avoir découvert dans Eboulet libéré les quatre disparus du 30 septembre<sup>14</sup>. Pauvres frères d'armes! Leurs corps, en ligne contre un talus, étaient troués de balles et lardés de coups portés avec des armes blanches. Sans aucun doute, ils avaient été les victimes d'une exécution sommaire que les civils confirmèrent dès leur première rencontre avec les soldats français.

S'ensuivit donc, inévitable, un épisode fort désagréable à relater. Le voici tel qu'il ressort d'une déclaration faite, en mars 1945, par le maire de Magny d'Anigon: «Le 3 octobre 1944, les corps d'un aumônier et de trois

soldats de la 1<sup>re</sup> D.F.L. ont été placés dans le temple de ma commune. Le même jour, six prisonniers allemands ont été exécutés devant le temple, en représailles. Auparavant, ces six soldats allemands avaient été conduits devant les corps<sup>15</sup>.» Enfin, mentionnons que, plusieurs jours de suite après ce funeste 2 octobre, les comptes opérationnels du 22<sup>e</sup> B.M.N.A. se caractérisent par le mot «néant» à la rubrique «prisonniers».

\*  
\* \* \*

L'auteur de ces lignes ne cherche nullement à tisser des excuses, pour l'un ou l'autre camp. Mais, intensément, il voudrait tenter d'expliquer pourquoi dans ce coin de Haute-Saône, au début d'octobre 1944, la guerre avait pris une tournure atroce: du jamais vu en Afrique, en Italie ou à Toulon, pour les anciens de la 1<sup>re</sup> D.F.L.; du, hélas!, déjà rencontré, ailleurs, par les récents renforts provenant des F.F.I.

Une réponse fuse d'instinct: ceux qui déclenchèrent cette réaction en chaîne appartiennent, évidemment, aux S.S. Or, sur le document dit «Ordre de bataille» de la division responsable du secteur de Ronchamp, la 159<sup>e</sup>, aucune trace de ces sinistres personnels, du moins parmi les troupes de l'avant. Nos adversaires du moment et en ce lieu étaient tous des membres de la traditionnelle Wehrmacht; notamment ces Bavarois qui, quoique réputés fervents catholiques,

viennent d'occire un prêtre. Doit être pourtant signalée une particularité susceptible d'apporter un éclaircissement: fin août et début septembre, la 159<sup>e</sup> division d'infanterie a effectué un très difficile repli depuis Bordeaux sous les incessantes attaques des résistants. Dans cette mémorable équipée, la moitié de l'effectif disparut. Aussi pouvait très bien subsister, chez les rescapés, une farouche animosité à l'égard des «terroristes» dont, voici deux semaines, il leur avait fallu disperser un maquis, sur les arrières immédiats, dans la forêt de Chermont<sup>16</sup>.

Mais les adversaires du 22<sup>e</sup> B.M.N.A. savent qu'ils se mesurent, autour du four à coke, avec – à défaut d'une meilleure expression, utilisons ce terme assez inadéquat – des «réguliers». Ils ont déjà fait des prisonniers et les ont traités correctement. De toute façon, ce genre de distinction entre les combattants français ne devrait plus avoir cours puisque, le 29 septembre, la 19<sup>e</sup> armée allemande a diffusé un message donnant l'ordre de faire bénéficier des règles internationales applicables aux militaires, durant un conflit, les F.F.I. incorporés à la 1<sup>re</sup> armée française.

Une autre hypothèse à explorer: ces déplorables événements survenus à Eboulet, ne résulteraient-ils point de la répulsion raciale inculquée aux sujets du III<sup>e</sup> Reich depuis une décennie? D'autant plus que la part importante faite aux contingents indigènes, au sein de notre armée, fut toujours

âprement critiquée par l'opinion d'outre-Rhin. A dire vrai, l'argument s'effondre dans le cas du 22<sup>e</sup> B.M.N.A., les populations maghrébines semblant avoir été épargnées par ces reproches. Et puis, sur les cinq prisonniers français du 30 septembre et du 1<sup>er</sup> octobre, quatre étaient de souche européenne. Enfin, suffirait à saper ce prétexte de nature épidermique la constatation suivante: à cette date, la 1<sup>re</sup> D.F.L. comprenait encore de nombreux Noirs, combattants particulièrement visés par la réprobation germanique (et ce depuis la Première Guerre mondiale); or jamais, du moins à la connaissance de l'auteur, les quelques Africains capturés en 1944 ne subirent de graves sévices allant jusqu'à la mort<sup>17</sup>.

Avant d'orienter nos recherches vers la direction la plus plausible, tenons un certain compte de deux remarques qui, du fait qu'elles jouent en faveur de chacune des parties, risquent d'accroître la confusion dans nos esprits trop enclins à un inconscient manichéisme.

Côté allemand, la veille, deux kilomètres plus au nord, deux blessés français du 1<sup>er</sup> bataillon de choc sont pansés par leurs adversaires, en plein no man's land. Ils seront récupérés par leurs camarades, vingt-quatre heures plus tard, lors d'une fouille de terrain. Le lendemain, à quelque trois mille mètres vers l'est, une famille de civils saute sur des mines. Scène atroce: trois tués, dont des jeunes filles, et plusieurs blessés que s'empressent de secourir,

malgré un réel danger, leurs ennemis.

Dans le camp français – que, reconnaissions le, nous aurions tendance à considérer avec une excessive indulgence – les hommes de la D.F.L. se proclament des baroudeurs. Ce vocable, tant prisé par les lecteurs de récits belliqueux, suppose une lutte acharnée, aux antipodes de la mythique chevalerie et de la prétendue guerre en dentelles. Il sous-entend également le respect d'un minimum de règles de bonne conduite, parmi lesquelle prédomine la sauvegarde des prisonniers. Toujours, depuis 1940, les Free French l'avaient ainsi entendu. On a beau fouiller les archives de leur division ou consulter leurs papiers privés, on peut enquêter à divers niveaux hiérarchiques, jamais avant ce 1<sup>er</sup> octobre 1944 vécu devant Ronchamp il n'a été question d'exécutions, par représailles ou pour toute autre raison. Et le diable sait, pourtant, s'ils se montrèrent parfois encombrants, ces captifs, notamment au cœur du désert libyen<sup>18</sup>.

Alors, comment juger cette détestable péripétie qui, sur le front s'étirant du Lomont à la Moselle, s'est révélée l'exception<sup>19</sup> ?

Commençons par nous remémorer l'ambiance exacerbée régnant en Allemagne et en France au cours du second semestre 1944. Deux peuples s'opposaient farouchement, sans merci. Chez nous, l'antagonisme – peut-être encore plus vif dans les milieux civils que parmi les militaires – se cristallisait autour d'un seul mot,

«Boche». Ce sobriquet, presque complètement oublié de nos jours, l'auteur a l'impression, en ratissant ses souvenirs, que ses frères d'armes et lui-même le prononçaient d'une manière plus haineuse que, dans les années cinquante, celui de «Viet» ou, vers 1960, celui de «Fellouze». Précédemment, nous avons entr'aperçu les raisons pour lesquelles les soldats de la 159<sup>e</sup> division allemande appréciaient médiocrement les Français, des griefs que la Propagandastaffel dut vraisemblablement amplifier. Ajoutons que leurs activités opérationnelles en Russie, jusqu'en 1943, leur avaient férolement endurci le cœur. Inversement, les personnels de la 1<sup>re</sup> D.F.L. eurent, en débarquant, la révélation des excès et des atrocités commis par l'occupant. Certes, dans le Midi méditerranéen ils se montrèrent fort réservés face à certaines scènes de déroulement populaire qui, dirigées contre les Allemands et leurs suppôts, confinèrent parfois à l'hystérie collective. N'empêche qu'en arrivant en Franche-Comté, ils devaient profondément ressentir le caractère plus odieux que revêtait leur ennemi, depuis l'Afrique et l'Italie.

Donc voici deux masses explosives qui, dangereusement, se rapprochent. Mais semblable situation est la normale à la guerre, le long d'une ligne de contact séparant des adversaires prêts à en découdre. Aussi, dans le cadre de notre étude, ne suffit-elle point à fournir l'explication recherchée. Cette motivation honteuse et si bien cachée,

il nous faut l'extraire d'une analyse des circonstances locales.

A cette date et en ce lieu, le commandement français veut faire sauter un des verrous qui l'empêchent de reprendre l'offensive sur Belfort. D'où, en dépit des sévères pertes à envisager, sa détermination. Inversement, l'ennemi s'efforce de conserver cet important barrage flanquant le sud de son système défensif vosgien. De là son entêtement, malgré les lourds sacrifices à consentir. Ainsi deux volontés s'affrontent, jusqu'à l'échelon du fantassin des premières lignes qui, pataugeant dans la boue, recru de fatigue, à bout de nerfs sous un feu incessant, en arrive à dépasser l'ultime limite du supportable. Avec cette dernière notation s'esquisse, enfin, le motif essentiel: l'usure physique et surtout mentale, peut-être encore plus grave du côté allemand où la crise d'effectifs interdit les relèves. Un témoignage: celui recueilli, voilà au moins dix ans, auprès d'un prêtre allemand, ancien combattant de la 159<sup>e</sup>, qui, en pèlerinage à la chapelle de Ronchamp, s'exclamait à la vue des hauteurs encadrant le site: «Là, je suis monté quatre fois à l'assaut... Tant de camarades morts!...»

La vérité, cette fois, nous la traquons. Hélas!, derechef la voici qui s'esquivé. En effet, le détonateur précis de l'affaire, chez les chasseurs bavarois du four à coke, ne sera jamais connu. Les enquêtes menées de la fin 1944 à 1947, auprès des prisonniers ayant servi à la 159<sup>e</sup> division, s'enlisèrent peu

à peu. Quant à la brutale réaction des tirailleurs du 22<sup>e</sup> B.M.N.A., la trop simple évidence éclate: elle s'apparente au primitif instinct qui, baptisé loi du talion, craquelle occasionnellement notre fragile vernis de civilisé – un peu plus souvent en période de guerre qu'en temps de paix<sup>20</sup>. Souffrez la répétition: il n'est pas question d'excuser, mais daignons consentir un effort de compréhension. Et surtout, spectateurs d'une séquence datant de quarante années, ne sifflons pas ces gladiateurs qui, depuis trop longtemps dans l'arène et révoltés par l'allure prise par les jeux, en arrivent à ne plus respecter la règle...

\*  
\* \* \*

Maintenant, comme l'a écrit Gilbert Cesbron<sup>21</sup>: «Ne tenons plus compte que des gens ou des principes assez solides pour que la guerre ne les altère point.» Réfugions-nous auprès de la consolante figure du Père Bigo dont le sacrifice, dans de telles conditions, suffirait à démontrer la stupidité des conflits armés.

Je ne sais si la tombe de l'aumônier, au cimetière national de Lambersart (Nord), porte une épitaphe. Parmi tant de textes envisageables, j'aurais une préférence pour cet extrait de la correspondance d'un officier du 22<sup>e</sup> B.M.N.A.: «La témérité dont il n'a cessé de faire preuve était de toutes la plus difficile, celle qui consiste à courir au-devant de la mort sans la donner.»

A défaut d'un semblable hommage à rendre à François Bigo, dans son pays natal, ne pourrait-on envisager, en saisissant l'occasion offerte par le quarantième anniversaire de la Libération, de perpétuer son souvenir sur cette terre comtoise pour laquelle il donna si généreusement sa vie? Un lieu s'impose: le sanctuaire de Notre-Dame-du-Haut. De l'endroit où il trouva la mort, notre «croisé de la France libre»<sup>22</sup> devait apercevoir la vieille chapelle s'écroulant peu à peu sous les obus, étrangement auréolée par les fumées de la bataille. J'imagine même que sa dernière prière s'adressa à la protectrice de cet horizon, ordinairement idyllique, de calmes villages et de forêts tranquilles où, brusquement, des milliers d'êtres humains venus d'ailleurs – souffrez que je cite les termes affreux d'une chanson de marche du XVIII<sup>e</sup> siècle – «s'étripaient pis que d'la volaille».

Jadis, de telles scènes auraient inspiré un maître verrier. Plus modestement, serait-ce trop demander qu'une plaque fût apposée sur les murs de la nouvelle église<sup>23</sup> où, chaque année, des pèlerins français et allemands concélèbrent fraternellement la paix retrouvée? Car c'est aussi pour cette réconciliation – combien utopique en 1944!.. – qu'endura le martyre un aumônier militaire, qui dans l'au-delà est peut-être devenu un saint, qui sur terre fut sans aucun doute un héros.

R. Dz

## NOTES

<sup>1</sup> *Cette division de la 1<sup>e</sup> armée française était officiellement appelée 1<sup>e</sup> division de marche d'infanterie (1<sup>e</sup> D.M.I.). Mais cette dénomination fut rarement employée car, comme l'a écrit le général de Lattre de Tassigny: «La coutume l'emportant sur les textes, cette grande unité tint à conserver la marque de son origine, en se nommant elle-même 1<sup>e</sup> division française libre.»*

D'autres détails révèlent ce souci de préserver une profonde originalité qui, par exemple, résultait d'un long séjour chez les Britanniques. C'est ainsi que la 1<sup>e</sup> D.F.L. s'articulait en trois brigades (terme correspondant, dans les armées française et américaine, à celui de régiment) et continuait à porter le casque anglais (malgré son intégration dans le système logistique américain).

<sup>2</sup> Selon certains renseignements, il s'agissait de la 2<sup>e</sup> compagnie du 18<sup>e</sup> bataillon bavarois.

<sup>3</sup> Le bataillon de marche N° 24 (B.M. 24), qui dépendait de la 4<sup>e</sup> brigade. Le 22<sup>e</sup> B.M.N.A. appartenait à la 1<sup>e</sup> brigade.

<sup>4</sup> Durant la guerre 14-18, sa famille s'était réfugiée à La Flèche (Sarthe). Les liens amicaux tissés alors entre les Bigo et de nombreux Fléchois furent si solides, et surtout si durables, que plusieurs sources biographiques font naître l'aumônier à La Flèche!

<sup>5</sup> Le mot *aventure* fut employé par de Gaulle dans ses Mémoires de Guerre (p. 71 du tome 1, chapitre «La France libre»). Quelques lignes auparavant, il précisait: «Je n'étais rien, au départ. A mes côtés, pas l'ombre d'une force, ni d'une organisation. En France aucun répondant et aucune notoriété. A l'étranger, ni crédit, ni justification.»

<sup>6</sup> Selon une lettre écrite par un de ses amis anglais, il aurait sollicité l'autorisation de prendre part au raid lancé sur Dieppe le 19 août 1942. A son grand désappointement, il ne put avoir gain de cause.

<sup>7</sup> Alors stationné en Tunisie où, avec sa division, il subissait un entraînement intensif avant de rejoindre le corps expéditionnaire français opérant en Italie.

<sup>8</sup> Abréviation de l'appellation usitée par le commandement britannique, dès août 1940: «Free French Forces of the Middle East».

<sup>9</sup> Détail susceptible d'intéresser les Franc-Comtois: la 22<sup>e</sup> compagnie nord-africaine rassemblait les ralliés provenant d'un corps de troupe qui, aux ordres du gouvernement de Vichy, se dénommait 22<sup>e</sup> régiment de tirailleurs algériens. Or, cette formation vichyssoise était commandée par un officier supérieur qui, rapatrié sur la métropole en 1941, prit la tête de la résistance armée sur plus de la moitié du territoire comtois, et ce dès 1943.

Pourraient être signalés d'autres cas semblables caractérisant assez bien l'état des esprits dans la masse de la communauté militaire française, durant 1941, puis son évolution au cours des deux années suivantes. Ceux qui s'en offusquent encore ne semblent pas avoir tout compris: tant d'arguments méritent d'entrer en ligne de compte pour cerner au mieux ce drame d'une armée douloureusement divisée!

<sup>10</sup> Une histoire objective de la psychologie des Free French reste à écrire. Parmi les pièces à retenir, en voici une que l'ouvrage La 1<sup>re</sup> D.F.L. – épopee d'une reconquête présente en ces termes: «(Fin mai 1943.) Mais la joie des Français libres de se trouver en terre française ... se transforme en amertume. Une décision de l'état-major d'Alger leur interdit le séjour en Tunisie et les rejette en Tripolitaine. Maladresse dont les effets se feront sentir longtemps entre Free Frenches et armée d'Afrique ... Peut-être faut-il voir là l'origine du particularisme que l'on a si longtemps reproché à la 1<sup>re</sup> D.F.L. ... Ce n'est qu'à partir du 1<sup>er</sup> septembre que la 1<sup>re</sup> D.F.L. ... reçoit droit de cité en Afrique du Nord.»

<sup>11</sup> Le commandement évitait d'enrôler les militaires d'origine juive dans les formations de tirailleurs nord-africains, afin de prévenir des heurts toujours possibles avec les musulmans. Au 22<sup>e</sup> B.M.N.A., cet usage ne semble donc pas avoir été suivi; de même, paraît-il, ce bataillon peu conformiste n'hésitait pas à mélanger au sein d'une compagnie des Algériens, des Marocains et des Tunisiens.

<sup>12</sup> Expression tirée d'un témoignage écrit par un ancien du 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie, à propos de la campagne du printemps 1940.

<sup>13</sup> Un roman écrit par André Linné et Pierre Bonaventure, sous le titre Le retour des insolents, révèle une autre manifestation de cet œcuménisme d'avant-garde que pratiquait l'aumônier Bigo: ...«Sur la tombe du

voltigeur S... il n'y avait ni croix, ni étoile. Quand il est mort, explique le Père, on m'a appelé. Sur son livret il s'était donné comme catholique. Un de ses camarades nous a dit qu'il était juif et qu'il s'en cachait de peur qu'on ne le gardât pas au bataillon [voir note 11] ... A tout hasard nous l'avons accompagné tous les deux, le rabbin et moi, et nous avons dit chacun nos prières...»

<sup>14</sup> Il s'agit des quatre disparus mentionnés dans le bilan des pertes amies indiqué au début de cette étude (deuxième alinéa de la première partie).

<sup>15</sup> Déposition extraite du rapport de gendarmerie de la brigade de Ronchamp, en date du 19 mars 1945. A noter que dans ce procès-verbal notre aumônier est appelé Bogit, erreur reprise par M. Simonin dans sa brochure Encore martyre – Champagney 1944.

<sup>16</sup> Environ 22 maquisards ont été tués au cours du combat et 16 autres, faits prisonniers, furent fusillés le jour même (le 18 septembre) au cimetière de Magny d'Anigon. De cette exécution ne semble pas avoir été informé le 22<sup>e</sup> B.M.N.A., ce 3 octobre où il exerce des représailles à l'encontre de six Allemands capturés. De même, notre bataillon devait alors ignorer les terribles événements dont Chenebier fut le théâtre, neuf kilomètres vers le sud-est: 39 civils et F.F.I. qui, presque tous originaires d'Etoillon, furent abattus le 27 septembre (contre le mur du temple, comme à Magny). Dans ce rude terroir situé au sud de Ronchamp, fief traditionnellement protestant dénommé les «Cinq villages des Bois», la guerre se révéla peut-être encore plus odieuse qu'ailleurs.

<sup>17</sup> Par contre, en juin 1940, les Allemands abattirent des soldats noirs, à plusieurs reprises, immédiatement après leur capture.

<sup>18</sup> Le film Taxi pour Tobrouk illustre excellamment la façon très correcte dont les captifs furent traités – dans les deux camps – durant la campagne de Libye, et ce malgré de terribles difficultés matérielles.

<sup>19</sup> Cependant ne peuvent être celées deux autres «bavures», comme écriraient nos modernes gazetiers.

– Chez l'ennemi, en novembre 1944, un petit groupe du régiment F.F.I. d'Auvergne tombe dans une embuscade, puis est passé par les armes. Prétexte: ces personnels n'étaient pas munis des pièces d'identité militaire réglementaires.

– Côté français, fin octobre 1944, un officier allemand, en mission de renseignements sur nos arrières, se fait prendre par une de nos patrouilles; puis est fusillé. Pourtant il était porteur de ses papiers et revêtu de son uniforme (il est vrai, quelque peu dissimulé sous un imperméable civil).

<sup>20</sup> Cet extrait d'une conférence de presse tenue par le général de Gaulle, le 25 octobre 1944, suffirait à mettre en lumière l'une des tendances de l'opinion publique française d'alors:

«— Question d'un journaliste: On redoute les mesures prises par l'Allemagne contre les prisonniers et déportés français. Est-ce que, le cas échéant, le Gouvernement français pourrait prendre d'énergiques mesures de représailles et appliquer la loi du talion?

— Réponse du général: C'est ce qu'il fera sans aucun doute.»

<sup>21</sup> Dans sa pièce de théâtre Il est minuit docteur Schweitzer.

<sup>22</sup> Expression empruntée au titre d'un des meilleurs livres inspirés par l'épopée des

F.F.L., Carnets de route d'un croisé de la France libre, par Raymond Dronne.

<sup>23</sup> Edifiée en 1959. Près de cette remarquable production de l'art sacré moderne s'élève une petite pyramide. Réalisée avec des blocs de grès rouge provenant de la chapelle dévastée en 1944, ce monument porte une inscription qui, quoique d'inspiration spirituellement élevée, ne correspond pas très exactement à la motivation des combattants d'alors: Sur cette colline en 1944 des Français sont morts pour la paix. Or, à Ronchamp, quartier du Chanois, une rue porte le nom de notre héros, le texte des plaques étant libellé dans ces termes devenus quelque peu trop durs: Rue du R.P. Bigot capitaine aumônier au 22<sup>e</sup> B.M.N.A. assassiné à Ronchamp le 2-10-1944. Quelle inscription, assez fidèle au passé et suffisamment encourageante pour l'avenir, pourrait donc convenir à notre cher aumônier Bigo? (A remarquer le t ajouté par erreur au nom du capitaine aumônier, sur les plaques posées en 1977.)

## SEMPER FIDELIS

annonce la sortie de presse, le 3 juin, de l'ouvrage

### LES ÉCRIVAINS MILITAIRES FRIBOURGEOIS

Ce livre s'insère dans la collection des écrivains militaires des divers cantons romands.

---

*Les lecteurs de la RMS peuvent l'obtenir au prix de souscription en s'adressant au brigadier Chavaillaz,  
1725 Posieux*